

Un programme cohérent et suggestif, fondé sur des œuvres dont la diversité, l'« exotisme » parfois (Aristophane), l'exigence intellectuelle (Kant), loin de rebuter les candidats, ont paru les stimuler ; un sujet qui a fait l'unanimité des correcteurs pour son réel intérêt et sa capacité à faciliter leur tâche d'évaluation et de notation des copies : toutes les conditions étaient réunies cette année pour obtenir un « cru » de bon niveau.

Or, le sentiment dominant est celui d'une certaine déception, concrétisée d'ailleurs par une moyenne d'ensemble objectivement insuffisante : 8,42. Les correcteurs sont conscients des efforts fournis par des étudiants indiscutablement consciencieux et bien préparés par leurs professeurs, ils n'en sont pas moins sensibles à la médiocrité des résultats obtenus. Celle-ci tient à un éventail de défaillances ou d'insuffisances que le présent rapport entend moins stigmatiser que contribuer à réduire pour les sessions ultérieures – à condition, bien entendu, que les futurs candidats en prennent conscience et travaillent à y remédier.

## Résumé

Malgré sa pensée un peu subtile, ses prises de positions parfois déconcertantes, et sa longueur, le texte de Julien Benda n'a pas paru trop compliqué à comprendre. On relève peu de contre-sens ou d'erreurs graves. En revanche, il n'a pas souvent été *résumé* de façon convaincante, car les élèves ont beaucoup de mal à satisfaire en même temps aux trois critères de l'exercice : dégagement des idées principales, mise au jour de leur enchaînement et reformulation concise et explicite. Ce dernier point est d'ailleurs le plus préoccupant car les correcteurs ont été nombreux à déplorer la « substitution mécanique » des mots « sans réécriture », ou l'emploi d'un lexique et d'une syntaxe tellement « obscurs et torturés » qu'on aboutit à un « galimatias pur et simple ». A ce titre, l'énumération finale des trois pacifismes posait une difficulté technique que les meilleurs copies ont su surmonter en privilégiant l'esprit de la thèse soutenue plutôt qu'en sacrifiant au détail de la lettre. Confondre objectivité et mimétisme aveugle, reformulation et « translation », c'est méconnaître le travail de *distance respectueuse* qu'exige tout résumé.

La distribution des notes est peu ouverte, et beaucoup de correcteurs souhaitent une redéfinition du barème qui permettrait des écarts de points plus probants. Ainsi, la sanction pour « dépassement des limites imposées » pourrait être supprimée eu égard à la rareté et au caractère presque toujours évident de l'infraction, et être remplacée par une pénalité d'une autre nature (par exemple « montage de citations », travers fréquent). Pourquoi, enfin, ne pas redistribuer les 6 points de façon à en accorder 2 aux idées principales, 2 à la démarche et 2 au travail de reformulation ?

## Questions

C'est sans doute la partie de l'épreuve la plus « moyenne ». Si la seconde question a été traitée de façon acceptable (on a cependant trouvé trop peu de copies mettant clairement au jour par des exemples bien choisis l'opposition entre les « biens qui se partagent » et ceux « qui ne se partagent pas », et donc le lien des uns avec la paix et des autres avec la guerre), la première a donné lieu à pas mal d'errements. On a confondu *scientisme* et *scientologie*, on a mal vu le caractère péjoratif de l'expression « à

prétention », et l'on a souvent réduit ce pacifisme à la seule crainte des « dommages provoqués par la guerre sur l'économie et la science. »

Contrairement aux sessions antérieures, les candidats se sont abstenus de faire long pour « noyer le poisson », mais, d'ailleurs comme pour le sujet de dissertation, ils n'ont pas su exploiter un contexte qui leur aurait apporté quelques lumières sur les formules à expliquer, ou à discuter.

## Dissertation

Beaucoup de correcteurs ont regretté la disparition, dans la citation du sujet, de l'incise « si jamais elle existe » dont l'accent lucide contribue à nuancer l'apparent idéalisme de Benda. Il est vrai qu'en l'état, la citation permettait déjà un travail structuré et approfondi, pour peu qu'elle eût été **effectivement lue, comprise et exploitée**. Or, dans une quasi-unanimité les correcteurs dénoncent une dérive qui, pour n'être pas nouvelle, devient insupportable, et dont les effets sur les productions des candidats sont parfois désastreux. Il s'agit de toutes les modalités du « *hors-sujet* » : ignorance ou escamotage de la citation qu'on remplace subrepticement par une autre formule et donc une problématique différente de celle demandée, mais familière aux élèves, absence ou défaut de problématisation, reproduction myope de *topoi*, substitution de questions de cours à la réflexion particulière attendue..... Et c'est ainsi qu'on propose un *exposé* sur « Comment faire la paix ? », ou des généralités oiseuses sur les avantages et les inconvénients respectifs de la guerre et de la paix, au lieu d'examiner scrupuleusement les termes mêmes de la phrase de Benda, et de s'interroger sur la signification des notions mises en jeu comme sur les relations qu'elles entretiennent entre elles.

Contrairement à ce que beaucoup de candidats continuent à croire, il n'y a pas de « plan obligé », ni de *doxa* « incontournable ». Certes, une visée dialectique assez simple mais pertinente, confrontant d'abord idéalisme (relatif) de Benda et pragmatisme tel qu'il s'illustre par exemple chez Aristophane, puis cherchant comment cet antagonisme pouvait être dépassé, et ce dans les trois œuvres, était souhaitable et possible. Mais les correcteurs étaient prêts à accepter la défense du pacifisme utilitaire, de « l'intérêt bien compris », comme la justification de la nécessité de « l'adoption d'un principe abstrait et supérieur » aux égoïsmes. Toute *réponse au sujet* convient, pourvu que ce soit une *réponse*, c'est-à-dire une argumentation, un raisonnement, un cheminement intellectuel, une démonstration cohérente et motivée, appuyée sur les œuvres, mais surtout à condition que cette réponse concerne le *sujet*, se rapporte explicitement à la question posée.

Est-il si étonnant dès lors qu'une connaissance *factuelle* correcte des œuvres s'accommode facilement de leur exploitation peu « judicieuse » ? Comme est navrante « l'utilisation mécanique des passages les plus forts, les plus connus, les plus commentés, mais aussi les plus malmenés » des textes au programme ! On aboutit rapidement à ce qui n'est qu'en apparence un paradoxe : plus les exemples abondent, plus les citations prolifèrent, plus les références (jusqu'au numéro de page !) se multiplient, et moins la réflexion est pertinente et l'argumentation cohérente. On ne nous fait grâce d'aucun détail concernant les trois étages du droit selon Kant, jusqu'à les citer en latin, mais on fait de ce même Droit kantien le résultat d'un « état d'âme ».... Dans un même ordre d'idées, une « dissertation qui jongle prestement avec, dans l'ordre, Giono, Platon, La Bruyère, Bergson, Giraudoux, Nietzsche, Jünger et Spinoza transforme l'exercice en rallye », et une copie honnête s'achevant par la célèbre phrase d'Erasme privilégiant toute « paix, si injuste soit-elle » à « la plus juste des guerres », mais attribuée à Clausewitz, et ce pour légitimer la riposte des Alliés contre Hitler, provoque une perplexité où l'amusement le dispute à l'agacement.

Pour dire les choses de façon simple et brutale : les étudiants confondent allègrement quantité et qualité, récitation et réinvestissement, régurgitation et *innutrition*, bachotage et appropriation personnelle. Le travail et le sérieux sont insuffisants face à une absence de méthode qui consiste à annoncer son plan de façon mécanique et plate (« nous verrons en quoi les œuvres s’opposent à cette théorie, puis en quoi elles la confirment »), ou à croire que la seule *évocation* d’un passage, d’une phrase, d’un personnage, constitue une « preuve » suffisante de ce qu’on avance, alors qu’« il semble qu’on doive plutôt chercher des *interprétations* des œuvres dans le cadre de la ligne directrice » de la thèse soutenue : on peut *expliquer pourquoi* telle action ou parole de Tellmach semble témoigner des limites et des risques de « l’abstention d’un acte », ou, au contraire, des vertus d’un véritable « amour de la paix », on ne doit pas se contenter de sortir la figure du *Caimand* d’un tiroir sur lequel serait marqué, au choix, « bon » ou « mauvais » pacifisme...

Rabâchons-le : la dissertation exige de justifier un point de vue, de réfléchir – et non pas d’illustrer, de dresser en deux catalogues opposés les **exemples** qui conforteraient et ceux qui contrediraient la position énoncée dans le sujet, et encore moins de raconter l’intrigue des œuvres de fiction. De façon plus préoccupante encore, ces faiblesses techniques trahissent peut-être le manque d’une certaine probité intellectuelle, faite de rigueur, d’exigence de clarté, mais aussi d’engagement personnel. Une réflexion authentique nécessite en même temps de s’appuyer sur des connaissances correctement assimilées et de se construire sur une pensée *singulière* qui manifeste autant prudence qu’audace.

Sur l’ensemble de leur travail, les candidats sont attentifs à la correction de leur expression. Certes, il n’est guère de copie irréprochable sur la forme, et il nous serait parfaitement loisible de confectionner un sottisier. Qu’on nous permette seulement de relever que dans le cadre de ce programme, si écrire « \*une armistice » constituait à nos yeux une faute vénielle, en revanche confondre *amnistie* et *armistice* et avancer que la seconde « est le plus beau mot de la langue française (*sic*) » représentait une double trahison de la pensée de Hugo. De même, les correcteurs se lassent des interrogatives indirectes avec inversion du sujet qui consistent à se « demander si le schilbilck est-il\* vert ? ».....

Pourquoi ne pas ramener la sanction maximale à deux points et introduire par compensation une bonification de la même valeur pour les devoirs particulièrement bien écrits, à la langue soignée, suggèrent enfin quelques correcteurs.

Nous terminerons néanmoins sur une note optimiste : les étudiants ont visiblement conscience de la richesse humaine et intellectuelle – et pas seulement scolaire – du programme qui est soumis à leur réflexion chaque année. Ils mesurent aussi le rôle important de cette épreuve littéraire dans leur processus d’admission.

Il reste aux futurs candidats à reprendre l’héritage d’application et de sérieux de leurs devanciers et à le faire fructifier grâce à davantage d’ambition et peut-être de *naturel* dans l’approche personnelle d’une culture réellement maîtrisée.

La moyenne de l’épreuve est de 8,42 ; l’écart-type de 3,12.